

Bénédicte TESSON



MEMORISE

Bénédicte Tesson

MemoRise

© Bénédicte Tesson, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9568-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Le gardien du cimetière ne l'avait pas reconnue tout de suite.

Elle lui avait demandé de cueillir trois roses.

Pourquoi trois ?

Il n'avait pas posé de question.

Il avait d'abord refusé de les couper, lui expliquant avec douceur que ses précieux rosiers d'automne étaient là pour égayer les murs, et non pour habiller les tombes.

Elle n'avait pas insisté.

Mais quelque chose, dans sa manière d'être, l'avait ému, bouleversé même. Peut-être était-ce la formulation de sa demande. Presque un murmure, une mélancolie aussi profonde qu'un parfum qu'on ne pouvait ignorer.

Alors il s'était ravisé.

Et maintenant, il la cherchait.

Il fronçait ses sourcils broussailleux en scrutant les allées. Les années passées à veiller sur ce royaume de silence avaient creusé des sillons profonds sur son front tanné. Il était là depuis si longtemps qu'il se sentait comme un lien entre les vivants et ceux dont on ne parlait plus qu'à voix basse. Sous ses pas, les graviers craquaient doucement, rythmant la fatigue de ses jambes usées. À sa ceinture, son trousseau de clés tintait à chaque mouvement. Il le gardait sur lui non par besoin, mais pour annoncer sa présence aux habitants du lieu. Il se disait parfois qu'il ressemblait un peu à Violette, l'héroïne de *Changer l'eau des fleurs*. Comme elle, il ne se contentait pas d'entretenir les tombes : il s'immergeait dans les vies qu'elles recouvraient. Il connaissait chaque nom gravé, chaque visage de ceux qui venaient les visiter.

Alors il ne comprenait pas cette sensation sourde d'avoir déjà vu cette femme, car il savait que ce n'était pas ici.

Cette question tournait dans son esprit tandis qu'il avançait et que les pétales contre sa poitrine formaient un bouclier parfumé. Soudain, il se figea. Elle se

tenait là, devant lui, les mains délicatement posées sur une pierre tombale, comme si elle caressait un secret. Un homme se tenait derrière elle, immobile. Lui, par contre, le gardien l'avait déjà vu, penché sur les fleurs de cette tombe. Il faisait partie de ces visiteurs dont le silence semblait parler aux morts. Le gardien n'intervenait jamais dans ces silences-là. Sauf quand on l'y invitait.

C'est alors que le souvenir lui revint.

Inattendu, mais précis.

Oui, la femme, il la connaissait. Pas personnellement, mais à travers les journaux.

Rafaëlle Leveur.

Deux ans auparavant, ce nom avait fait trembler les colonnes des quotidiens nationaux. Une affaire teintée de scandale, qui avait tenu la France en haleine.

Il ne se souvenait plus des détails exacts, mais l'essentiel lui revenait comme un écho lointain : une femme au cœur d'un drame mêlant technologie, mémoire et héritage.

Il baissa les yeux sur les trois roses. Leurs reflets écarlates éclataient dans la douce lumière du crépuscule, offrant un contraste saisissant avec le marbre terne qui l'entourait. Un parfum délicat s'en échappait, embaumant l'air chargé de mystères. Il resserra légèrement les doigts autour des tiges épineuses.

Devait-il s'approcher d'elle, ou la laisser avec ses souvenirs ?

Pour prévenir de sa présence, il s'éclaircit la gorge doucement.

— Madame, murmura-t-il. Voici les fleurs que vous m'avez demandées.

Rafaëlle sursauta, puis tourna la tête vers lui. Ses yeux étaient rouges, mais elle lui adressa un sourire.

— Merci. Vous êtes très gentil.

Le gardien se gratta la nuque, gêné.

— Le froid est tombé vite. Vous voulez peut-être boire quelque chose ? Un thé, un verre de vin ? Si vous avez besoin de vous réchauffer, ma maison est juste là.

Elle sembla hésiter un instant, jeta un regard vers l'homme qui se tenait en retrait. Il acquiesça en silence.

— Pourquoi pas ? dit-elle.

Le vent du soir faisait danser les mèches de ses cheveux autour de son visage.

Le gardien sourit et les invita à le suivre. Sur le chemin, ils échangèrent quelques paroles simples, des banalités qui allégèrent l'atmosphère. Il leur parla de ses rosiers, des saisons qui passaient sans faire de bruit.

Ils l'écoutaient.

Ce n'était pas grand-chose, et pourtant, cela créa un pont entre eux.

*
**

Assis autour de la table en bois, les tasses fumantes devant eux, le silence s'installa, confortable.

L'homme sans nom tournait machinalement sa cuillère dans son thé.

Rafaëlle regardait les flammes danser dans le poêle. Le gardien l'observait, touché par ce mélange de fragilité et de sérénité qui émanait d'elle.

— Vous êtes bien Rafaëlle Leveur, n'est-ce pas ?

Elle hocha lentement la tête. Elle sentit qu'il aimerait comprendre : qu'il attendait des réponses, mais elle n'avait pas la force de lui parler. Pas ce soir. Pourtant, quelque chose en lui la rassurait. Ce n'était pas de la curiosité mal placée qu'elle lisait dans ses yeux, mais une bienveillance rare. Il ne la pressait pas, ne cherchait pas à briser le silence. Il était simplement là. Une présence apaisante, comme celle de Mam'pop, elle qui l'avait si souvent écoutée sans poser de questions inutiles.

Rafaëlle inspira profondément.

À ce gardien, elle aurait pu tout dire. Ce que les journaux avaient effleuré, ce que les images avaient brouillé, ce que les murmures avaient déformé. Mais il y a des histoires qu'on garde pour soi, car certains ne les croiraient pas et d'autres s'en trouveraient changés à jamais.

Alors, Rafaëlle se tut.

Ce n'était pas un refus. C'était un choix.

Car parfois, se taire est la seule façon de protéger ce qui compte vraiment.

Et dans ce silence préservé, le gardien n'entendit rien de ce que vous êtes sur le point de découvrir.

**3 ans plus tôt à L'Alcazar,
bibliothèque municipale
de Marseille.**

Chapitre 2

— Enfin ! Tu n’imagines pas combien j’ai galéré pour te trouver. C’est quoi ton plan pour les données cryptées ?

Il s’assit en face de moi avec l’énergie d’une tornade, alors que je me demandais comment sauver un parchemin abîmé. L’air vibrait encore autour de lui, plus chaud, plus vivant, comme s’il avait amené un bout de l’agitation du couloir dans mon sanctuaire climatisé. Je le regardai, perplexe, un sourcil levé, en me disant que ses cheveux ébouriffés et ses yeux gris le rendaient franchement craquant.

— Pardon ?

Il avait marqué un temps d’arrêt avant de réaliser sa méprise.

— Tu n’es pas Clara... ?

— Pas la dernière fois que j’ai vérifié.

Il s’appelait Louis, Louis Gallon. Cela ne sonnait pas aussi bien que Bond, James Bond, mais ce moment changea tout. Il avait sept ans de plus que moi. J’en avais trente, une imagination galopante et une tendance malade à me perdre dans mes pensées.

— Je ne suis que l’archiviste de la bibliothèque, désolée... Les données cryptées, ce n’est pas vraiment mon rayon. Moi, je sauve de vieux papiers et leurs secrets oubliés.

Il baissa les yeux et les vit. Le parchemin. Mes gants. Ses joues prirent la teinte exacte d’une fraise un peu mûre. Mais, au lieu de partir à la recherche de sa fameuse Clara, il redressa le dos, comme pour signifier qu’il changeait de mission. Il m’expliqua qu’il travaillait pour Archiv’Tech, l’entreprise qui avait conçu le logiciel d’archivage qu’on utilisait ici. Et, pour se faire pardonner, il me demanda si j’en étais contente. J’avais parlé des limites du système, mais surtout des rêves que je nourrissais pour un outil qui transformerait chaque archiviste en explorateur de la mémoire du monde.

Et il comprit.

C'était ça le plus troublant. Il comprit que j'avais cette obsession joyeuse pour les récits endormis, pour les traces qui ne crient pas, mais qui chuchotent encore.

Deux heures plus tard, il me proposa de participer à un hackathon. Je crus un instant que c'était un *date* et qu'il me parlait d'un plat exotique. Un mélange d'épices, un parfum de lait de coco, un voyage immobile.

Et puis il avait dit *coder*.

Il y eut ce flottement étrange, le genre de silence qui s'installe quand les mots taisent l'élan du cœur.

Lui, regrettant peut-être de ne pas avoir osé l'invitation à un premier rendez-vous.

Moi, regrettant sûrement qu'il n'ait pas osé.

Alors il avait expliqué, choisissant chaque mot comme un peintre sélectionne ses couleurs.

— Un hackathon, c'est deux jours intenses à inventer, imaginer, créer. Des équipes mêlent les talents. Développeurs, designers, utilisateurs. On s'enferme dans une salle pour bricoler des prototypes et prouver qu'une idée tient debout. À la fin, un jury décerne un prix aux meilleurs.

Il me proposa de faire équipe avec lui. J'apporterais les idées, les besoins de mon métier. Lui traduirait tout ça en lignes de code et ferait le pont entre son monde et le mien.

La perspective de me retrouver enfermée pendant deux jours, sous pression, pour accoucher d'un prototype informatique, aurait dû me faire fuir. Fait curieux : j'acceptai.

Le charme de Louis agissait déjà.

Pour préparer le hackathon, nous avons travaillé dur. Très dur. J'avais tout de suite adoré notre complicité, une sorte d'évidence dans nos échanges, une alchimie. Les silences confortables, les fous rires partagés, les regards qui s'attardaient...

Louis n'avait rien du geek que j'imaginai. Il était même son exact opposé. Un OVNI dans ce monde de lignes de code.